

J'ai hérité du break. A part mon père, seul Kornakov avait le droit de le conduire, juste pour vérifier que les réparations effectuées étaient de qualité. C'était un break qui datait d'on ne sait plus quand. Il était de couleur noire, je l'ai fait repeindre. Je n'avais pas encore le permis mais je me suis mis à le conduire quand même. Personne ne me demandait quoique ce soit. C'est la première fois où je suis monté dedans que je me suis aperçu à quel point il me fallait liquider l'héritage. Juste garder le break, mais le plier à moi, en faire mon prolongement, tout changer. D'abord le siège, trop petit, pas assez de place pour les jambes, car j'étais vraiment plus grand que Konstantin, largement plus grand ; même poussé à fond, mes jambes cognaient sur le volant. C'est la première chose que j'ai demandé à Kornakov : allonger la crémaillère pour repousser le fauteuil plus loin, puis retirer la banquette. Il me fallait de la place. Je lui ai demandé aussi de fermer l'arrière avec une plaque de bois, de retirer les vitres pour les remplacer par des plaques de métal. Le Break de Konstantin Flastair, lui même hérité du grand-père Flastair, devait ressembler à un bloc, un cube posé sur des roues. Car c'est le corps de Konstantin, découpé en petits morceaux qu'il me fallait emporter, son corps et celui de toute la lignée, liquider l'héritage à tout prix. Mais cela devait avoir de la gueule, qu'ils aient honte d'être ainsi brinquebalés à travers tout le pays. J'ai fait repeindre le corbillard en jaune, un jaune hurlant. Kornakov n'a pas compris. Il a fallu que je lui allonge un paquet de fric pour qu'il se décide enfin à se mettre au travail. Il était là dans son garage à souffler, à renâcler, disant que c'était une honte de bousiller une aussi belle voiture, que si mon père était vivant il ne laisserait pas faire une chose pareille, sauf qu'il était mort, aussi mort que l'imagination du garagiste. Kornakov ne voyait rien au-delà de son profit, rien au-delà du bord du trottoir où les voitures cahotaient systématiquement, rien au delà du bruit qu'elles faisaient alors et qu'il décryptait avec l'assurance

affichée de celui qui sait, celui qui parle au client avec des *il* et *elle* : *Elle veut qu'on lui change son carburateur, il arrive plus à démarrer, il a un problème de joint de culasse.* Il a fini par faire ce que je lui demandais. Quand je suis rentré à la demeure des Flastair, ma mère a regardé la voiture, s'est détournée, a fermé la porte de la cuisine, et les couteaux et les casseroles se sont mis à crier. Depuis la mort de Konstantin, elle avait battu retraite, sur ses gardes, enfouie dans sa casemate de ferraille et de feu. Cette fois-ci c'était une guerre de tranchée qui venait de se déclarer. Ni moi, ni le chat ne pouvions plus pénétrer dans la cuisine. Je ne voyais plus de ma mère que les plats posés sur la table de la salle à manger, des plats qui avaient enflé à la mesure de son dessèchement. Comme pour conjurer le sort, elle cuisinait des quantités astronomiques de nourriture. Les soupières débordaient, les plats dégueulaient de viandes, de légumes, les assiettes se remplissaient de larges louches qu'elle avait déversées d'un geste rageur. Le chat prenait sa part. Sa gamelle désormais dans le couloir voyait apparaître des blocs de pâté indigestes dont il se détournait, le ventre tendu, parfois vomissant immédiatement ce que son estomac ne pouvait plus supporter. Les restes étaient jetés. Et les quelques clochards qui hantaient les rue d'Abstrack, et que la cité tolérait pour se donner bonne conscience, pour faire œuvre de charité avec des airs de dames patronnesses, se rassasiaient en plongeant leurs mains dans nos poubelles, et je les voyais se lécher les doigts, rigolant des trésors culinaires trouvés au fond des sacs plastiques. Ma mère était un cordon bleu. Je les ai chassés à coup de pierres. Je ne supportais plus le bruit de leurs succions, leur rire gras, leurs airs repus de ventres satisfaits. Alors j'ai commencé à sortir de la ville au volant du break, le cercle de mes explorations s'élargissant progressivement. Il fallait partir. Mais auparavant, je devais franchir la porte du bureau, mener à bien mon grand projet, dont la voiture allait être le réceptacle, pénétrer dans la salle obscure où j'avais entendu, cette nuit-là, le même bruit que celui des homards quand ils tombaient de la table de la cuisine, que celui du corps du cafetier affaissé au pied de son pilori, que celui des plâtrées balancées par ma mère à grand coup de cuillère. Il me fallait attendre.